

plus jouer avec l'amour qu'avec le feu, lui demande simplement le serment qu'il n'aime pas Jeannine. Georges refuse de prêter ce serment ; et, ici, apparaît peut-être la pensée maîtresse de l'auteur, son idée de derrière la tête, seulement entrevue jusqu'ici. Cette idée, c'est la pitié et le respect pour l'amour. Jeannine a le droit à l'amour. Que si Georges ne lui donne pas la pleine satisfaction de son désir, il ne veut pas, la chose lui paraissant cruelle, renier l'émotion ressentie par lui à la tendresse qu'il a inspirée. Telle est la solution donnée au drame sentimental, solution un peu ambiguë et douloureuse : car, pitoyable envers Jeannine, Georges risque de faire au cœur d'Isabelle une de ces blessures dont on ne guérit pas. Quant à la solution qu'on peut appeler matérielle, elle est celle que le bon sens vulgaire indiquait dès le début. Jeannine ira voyager. Et, pour le retour, Pierre Boissieux lui offre le mariage. Pourtant, il semble toujours aimer Isabelle. Mais les subtils personnages de M. Bataille ne prennent-ils pas plaisir à renverser les idées reçues en matière de sentiments. Pierre entre dans le jeu, lui aussi, pour jouer la difficulté. Peut-être, après tout, ces gens-là finiront-ils par être heureux, par oublier ce chassé-croisé de passions, où les mains qui se cherchaient ne se rencontrèrent pas ? C'est possible. Cependant, je conseillerais mal volontiers aux deux ménages, d'aller passer ensemble leurs étés à la campagne !

Telle est cette œuvre, qui sera très discutée, mais qui n'est pas indifférente et ne passera pas inaperçue. M. Bataille est un auteur dramatique assez jeune pour qu'on puisse dire de lui qu'il cherche sa voie et il a montré assez de talent pour qu'il ne soit pas sans importance qu'il en choisisse une ou une autre. Je voudrais que ce fût la voie — déjà explorée, je le sais, mais qu'importe ! — de la vérité, de l'observation générale de la vie et non le sentier, plein d'épines et de fossés, de la curiosité des cas exceptionnels confinant au dérangement de l'esprit. L'expérience de *l'Enchantement* pourrait être décisive pour lui. Que si des faiseurs de systèmes, des chercheurs de « petite bête », ont pu exalter ce que son drame a d'obscur ou de singularité cherchée, le public a applaudi tout ce qui, rire ou larmes, était d'humanité vraie. C'est là un conseil, un avis qui n'est pas suspect, et je serais heureux qu'il fût entendu, persuadé qu'un auteur dramatique nous serait donné de la sorte et peut-être des meilleurs.

La pièce est si bien jouée, qu'il suffirait presque de le dire en bloc. M. Tarride est de premier ordre. Il a d'ailleurs, le seul rôle d'homme qui soit important. M. Dauvillier joue très bien la scène où apparaît de Chelles, et M. Rameau compose avec sûreté le personnage de Boissieux.

Avec Mlle Bonnet très agréable dans le rôle d'Odette, une bonne fille, et Mlle Fromant, qui fait voir une silhouette d'institutrice allemande comiquement dessinée, les deux rôles féminins vont à Mme Hading et à Mlle Marthe Régnier. Celle-ci a fait de ce rôle de Jeannine son « chef-d'œuvre », comme disaient les ouvriers de jadis quand ils briguaient la maîtrise. Quant à Mme Hading, on a retrouvé en elle l'actrice adroite, intelligente, appliquée, belle de plastique et d'allure, mais... toujours actrice. Il manque à son art tout juste ce dernier *coup de pouce* qui fait qu'on oublie l'art et que, dans l'impression qu'on ressent, disparaît l'idée de l'adresse par laquelle on nous la donne.

Henry Fouquier.

NOTES DE MUSIQUE

Au Conservatoire

On a donné hier, au Conservatoire, l'exercice annuel des élèves.

J'ai toujours pensé que l'orchestre formé par ces élèves pouvait être mieux employé qu'à jouer uniquement, sous la direction d'un professeur, des œuvres connues, et une de mes plus vieilles marottes est de croire que, conduit alternativement par nos apprentis compositeurs, il rendrait à ceux-ci le double service de leur apprendre à battre la mesure et à instrumenter leur musique. Ne serait-il pas intéressant, avant l'entrée en loge des aspirants au Prix de Rome, de savoir ce que valent ces jeunes gens ? Notez que seuls les producteurs, c'est-à-dire les élèves supérieurs de notre école, sont exclus des épreuves publiques. Leurs études ont cependant, pour l'art, une autre importance que celles d'un

pianiste ou d'un tromboniste. Si l'on veut avoir le jugement de la foule et de la critique — je suis, moi, partisan du huis clos absolu — encore faut-il que ce jugement soit un jugement d'ensemble. Je persiste donc, le mode actuel des concours et exercices étant admis, à regretter que les précieux éléments d'exécution qui sont au Conservatoire ne servent pas à nous faire entendre les premiers essais des élèves de composition, mis ainsi à même de devenir un jour des chefs d'orchestre.

M. Georges Marty qui, avec une fermeté, une sûreté infiniment remarquables, suppléait M. Taffanel, a tiré un magnifique parti de ces éléments. Sous ses ordres, l'ouverture de *Timoléon*, de Méhul, le *scherzo* et l'*adagio* de la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn ont été fort bien joués. Mais c'est dans la *Cantate pour tous les temps*, de Bach, qu'il a particulièrement triomphé. Les importants fragments de ce splendide ouvrage ont été interprétés de façon vraiment belle et noble, enthousiaste et chaleureuse aussi. Deux chœurs, le douloureux *Crucifixus* de Lotti, l'exquis *Ferme les yeux* de Schumann lui ont valu également un vif et mérité succès. J'ai moins aimé l'exécution des morceaux du premier acte d'*Iphigénie en Aulide* où Agamemnon et Chalcas ont parfois manqué de style. En revanche, l'intermède de musique de chambre a été délicieux. On a justement applaudi Mlles Demarne, Laval et Blancard, MM. Schneider, Bailly, Marchet, Richet et Fournier dans le sublime *andante* du quatuor en *mi bémol* de Beethoven et dans un *scherzo* de Schumann. Je me borne à nommer les chanteurs solistes : MM. Rousselière, Baër, Riddez et Boyer, Mlles Mellot, Demougeot, Cortez et Huchet que nous retrouverons bientôt aux concours et dont nous dirons alors les qualités ou les défauts. Au demeurant, la journée d'hier fait grand honneur au Conservatoire ; j'ai plaisir à le constater.

Alfred Bruneau.

L'ÉCOLE LASSALLE

J'ai rencontré l'autre jour, flânant du côté de l'Exposition, le baryton Lassalle. Pas un Parisien n'a oublié la figure du grand artiste qui resta pendant vingt-deux ans au premier plan de l'Opéra, qui chanta en France et à l'étranger les grands rôles du répertoire, et que se disputèrent les compositeurs modernes, pour lui confier le succès de leurs partitions. Lassalle, depuis peu de temps, avait quitté le théâtre.

— Quel bon vent vous ramène, cher ami ? lui dis-je en l'abordant.

— La nostalgie du chant, répondit Lassalle, les instances de mes amis, et le désir de partager avec ceux qui nous suivent dans la vie l'expérience et les méthodes que j'ai pu acquérir dans ma carrière.

— Alors, c'est un institut musical, c'est une académie lyrique que vous venez fonder ?

— Oh ! pas de si grandes machines : une simple école, conçue cependant d'après un plan un peu neuf.

— Peut-on connaître le plan ?

— Voici. Je voudrais créer quelque chose qui serait à la fois une école de chant et un théâtre lyrique. Je voudrais avoir des élèves qui viendraient apprendre à chanter, à dire, à se mouvoir, qu'ils fussent des gens du monde ou de futurs artistes. Quand ils seraient d'aplomb, je leur ferais appliquer sur un théâtre à nous ce qu'ils auraient appris. Le répertoire de ce théâtre se composera d'œuvres que m'ont promises la plupart de nos grands compositeurs, d'œuvres nouvelles, reçues au concours, aussi bien pour les poèmes que pour les partitions. Je voudrais à la fois apprendre l'art lyrique aux gens du monde, faire connaître des artistes et faire surgir des compositeurs. De façon que les grandes scènes lyriques pussent trouver chez moi en même temps des interprètes et des ouvrages.

» Et puis, je voudrais aussi ressusciter une institution qui fonctionnait de mon temps au Conservatoire : une sorte d'internat, où les jeunes gens des deux sexes reconnus doués de dispositions artistiques viendraient faire leur éducation et préparer leur carrière. Un groupe de dilettantes et de grands musiciens se chargera de faire revivre ce système qui a donné à nos grandes scènes des artistes éminents et qui est basé sur la sélection des belles voix et des tempéraments artistiques dans toute la France.

— C'est considérable, ce que vous entreprenez là !

— Oui, mais avec l'aide du public on